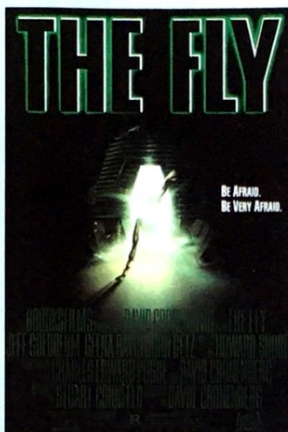


10. LA MOUCHE (1/2)

1986

Un homme se transforme en mouche géante. De ce postulat grotesque et répugnant, David Cronenberg tire le plus beau et le plus déchirant des films fantastiques.

C'est l'histoire d'un tour de magie qui tourne mal. On fait disparaître un corps, mais il ne réapparaît pas. Ou pas exactement comme il devrait l'être. Sauf que Seth Brundle n'est pas magicien, même si on ne cesse de le présenter de la sorte tout au long du film. Il est vrai qu'il connaît les mots magiques qui sauvent une situation (« cheeseburger »), que son invention dépasse de loin l'entendement, qu'elle semble tenir d'une pure sorcellerie et provoquer la pire des malédictions. Malgré tout, Seth Brundle n'est pas magicien. C'est un scientifique solitaire, un peu autiste, qui travaille secrètement sur la téléportation et parvient à désintégrer un objet dans une station qui a la forme d'un cocon extraterrestre (un télépod) pour le rematérialiser dans un autre poste identique situé à quelques mètres de là et, potentiellement, à des milliers de kilomètres. Brundle y voit une solution à son pénible mal des transports, mais aussi, bien sûr, une révolution totale de l'appréhension humaine de l'espace-temps qui va changer la face du monde. Emporté par l'enthousiasme de ses premières réussites, il laisse suivre ses expériences par une jeune journaliste, Veronica, dont il va s'éprendre. Leur liaison amoureuse précipite le protocole et Brundle tente l'expérience avec des êtres vivants, d'abord des babouins, avant de s'y risquer lui-même. Sa propre téléportation semble de prime abord une réussite au-delà de tout espoir puisque Brundle se sent même purifié par l'expérience, comme si la téléportation avait galvanisé ses capacités physiques et intellectuelles. Mais il doit bientôt déchanter en observant son métabolisme se modifier de manière inquiétante. Il découvre qu'une mouche s'est subrepticement faufilee dans le télépod durant sa téléportation et que l'ADN de l'insecte a fusionné avec le sien durant la phase de rematérialisation, ce qui enclenche une incroyable et cauchemardesque



mutation de son être sous le regard effrayé et impuissant de sa petite amie. L'histoire prend un tour plus dramatique encore lorsqu'elle découvre qu'elle est enceinte de cet homme-mouche.

Un classique

LA MOUCHE est le plus grand succès de son auteur. Produit par Mel Brooks, qui porte secours à Cronenberg après quelques échecs financiers qui risquent de fragiliser sa carrière, le film est pensé comme une œuvre plus accessible que les précédentes, calibrée pour le grand public tout en permettant l'exploration de thèmes ô combien personnels. Sous une intrigue

d'apparence simple et linéaire, le cinéaste canadien travaille encore les questions de l'hybridation de l'humanité (avec le règne des insectes, mais aussi les nouvelles technologies), des pulsions sexuelles et destructrices et du dédoublement de personnalité (l'entité Brundlemouche). Le film s'impose immédiatement comme un classique absolu du film fantastique, plaçant au cœur des années 1980 une balise forte quant aux récits surnaturels d'altérations et de métamorphoses de l'époque (AU-DELÀ DU RÉEL de Ken Russell en 1980, LE LOUP-GAROU DE LONDRES de John Landis en 1981, HURLEMENTS de Joe Dante en 1981, THE THING de John Carpenter en 1982, ou encore LA FÉLINE de Paul Schrader en 1982). Comme nombre de films fédérateurs, LA MOUCHE propose sous sa fausse simplicité un récit multiple que bien des visions ne parviennent toujours pas à épuiser. Alors, de quoi parle vraiment LA MOUCHE ?

Remake

D'abord d'un autre film dont il est le remake (lui-même tiré d'une nouvelle éponyme publiée en 1957 par le journaliste et écrivain français George Langelaan). Réalisé par Kurt Neumann, un spécialiste du film d'aventures et de science-fiction, LA MOUCHE NOIRE (titre français d'exploitation, le titre original est aussi simplement THE FLY) sort sur les écrans en 1958. Il commence par une tragique révélation : Mme Delambre vient de tuer son mari, un brillant scientifique,



en écrasant sa tête sous une presse hydraulique. Elle en semble apaisée et raconte à son beau-frère (l'immense Vincent Price) les événements qui l'ont poussé à cet acte fatidique. Quelques semaines plus tôt, son époux, qui avait mis au point une machine permettant la téléportation, a connu un incident lors d'une expérience en s'amalgamant avec une mouche. Le voilà doté d'une énorme tête d'insecte (qu'il dissimule sous un tissu pour ne pas effrayer sa femme) tandis que la petite mouche est probablement affublée d'une tête humaine. Or, leur petit garçon avait justement aperçu une étonnante mouche à tête blanche. Il s'agit de la retrouver au plus vite pour recommencer l'expérience afin de procéder à la juste reconfiguration des corps. Mais l'insecte demeure introuvable et le scientifique,

IL S'OBSERVE CHANGER ET DEVIENT BÊTE DE FOIRE, SOUS LA CAMÉRA DE SON AMOUREUSE QUI DOCUMENTE UN SPECTACLE DÉGOUTANT.

perdant espoir et humanité, convainc sa femme de l'aider à mourir. La police ne croit pas un mot de l'histoire, mais le petit garçon retrouve la mouche à tête blanche, prisonnière d'une toile d'araignée, prouvant la véracité des propos de sa mère. On le constate, Cronenberg a déplacé un certain nombre d'éléments signifiants (la cellule familiale, l'intrigue policière, la chasse à l'insecte) au profit de deux éléments centraux. Le premier concerne la fiction du corps. Il ne s'agit plus d'une permutation des attributs des deux créatures, mais bien d'une fusion de leurs identités génétiques, ce qui suppose la métamorphose du personnage en une nouvelle entité monstrueuse, bien plus conforme à l'imaginaire du cinéaste comme à celui des années 1980. Le deuxième porte sur l'organisation du récit, désormais linéaire et privé de flash-back, qui permet d'insister précisément sur les phases évolutives et inéluctables de la dégénérescence, ce qui constitue en définitive le vrai projet de Cronenberg. Il peut y parvenir avec l'appui d'une prodigieuse équipe d'effets spéciaux. Cette visualisation du monstre en cours de transformation met ainsi en perspective le cinéma classique hollywoodien du hors-champ pour lui préférer une nouvelle morale d'une relation autrement engagée au corps.

Triangle amoureux

LA MOUCHE parle aussi d'une histoire d'amour, d'un triangle amoureux, puisqu'entre la journaliste et le scientifique se glisse un ancien amant éconduit, le détestable rédacteur en chef d'une revue scientifique, un harceleur toxique qui tiendra pourtant un rôle salvateur. C'est cependant la relation entre la journaliste désirée, interprétée par une espiègle Geena Davis, et le scientifique marginal, Jeff Goldblum, génial et bestial dans ce qui reste son meilleur rôle, qui bouleverse. Les deux acteurs sont en couple au moment du tournage et se marieront bientôt. Leur totale complicité à l'écran rend leur liaison immédiatement crédible et le déchirement des deux êtres au cœur du film n'en sera que plus éprouvant. Jusqu'où peut-on aimer l'autre ? Jusqu'où peut-on l'accompagner ? Quelle différence faire entre le sentiment amoureux et la pitié ? Peut-on jamais se résoudre de ne pouvoir sauver l'être que l'on aime ?

Exhibition corporelle

LA MOUCHE est aussi un film sur la science-fiction, qui rejoue le vieux fantasme démiurgique de la transgression des lois physiques par le savant fou. Cronenberg s'attache à l'imaginaire génétique qu'il recombine avec celui de la création d'un homme nouveau, le résultat d'une mutation qui pourrait constituer un nouveau stade de l'évolution humaine. Il le situe quelque part entre les réminiscences de Dr. Jekyll et Mr. Hyde (la peur que l'insecte sauvage ne prenne le pas sur l'homme civilisé), de Tarzan (Brundle nu et triomphant, sortant des limbes du télépod en tenant un babouin dans ses bras) ou encore de Spider-Man (le discret scientifique se sent soudainement doté de super-pouvoirs éclatants : il fait l'acrobate, marche sur le plafond, arrache le bras d'un adversaire). Au final, il ne sera qu'une expérience scientifique ratée et punie, comme la science-fiction les aime tant. LA MOUCHE est également un film d'horreur, qui raconte, comme tout récit fantastique, la confrontation à l'altérité sous la forme inventive d'une nouvelle monstruosité. Le film multiplie les scènes difficiles à supporter, relevant du gore ou d'une poésie du corps putride. Brundle pourrit pour laisser naître de nouvelles incarnations de Brundlemouche. Il perd ses ongles, ses doigts, ses dents, ses oreilles, des fragments de divers appendices qu'il garde dans son armoire de salle de bain transformée en muséum d'histoire naturelle, de sa propre histoire. Il s'observe changer et devient sa propre bête de foire, sous la caméra intime de son amoureuse qui documente un spectacle dégoûtant (sa manière de projeter son suc gastrique sur les aliments avant de les avaler). Il s'enferme dans un loft-laboratoire devenu le théâtre de ses métamorphoses. Conçu en partie en huis clos, le film parle aussi de l'exhibition corporelle

théâtrale, qui prend des formes d'opéra tragique dans ses derniers instants, porté par la musique ténébreuse d'Howard Shore (Cronenberg en tirera d'ailleurs un opéra en 2008). LA MOUCHE parle encore de politique et d'éthique, des liens entre culture et nature. Devenant un peu plus mouche jour après jour, Brundle demande à Veronica de ne plus venir ; il craint de lui faire du mal, car les insectes n'ont pas de politique. Il rêvait d'abord qu'elle devienne comme lui, qu'elle se téléporte pour se purifier à sa manière, il veut ensuite fusionner avec elle et l'enfant qu'elle porte pour fonder une famille de trois personnes rassemblées dans le même corps. Cette totale révolution de l'individu, cette visionnaire « nouvelle chair » peut-elle faire fi du consentement de Veronica ? La journaliste ne demande qu'à s'échapper et à avorter d'une larve qu'elle se voit enfanter dans ses cauchemars. (Cronenberg s'amuse à jouer lui-même le gynécologue accoucheur d'une nouvelle espèce mutante.) Que reste-t-il de l'éthique pour Brundlemouche ? « *Je suis un insecte qui rêve qu'il a été un homme et qu'il a aimé ça* », dira-t-il. *La Métamorphose de Kafka* n'est jamais loin. Et si ce n'était pas lui qui avait changé, mais elle et tous les autres ? LA MOUCHE raconte encore la maladie, la fatalité de la dégénérescence,

CRONENBERG S'AMUSE À JOUER LUI-MÊME LE GYNÉCOLOGUE ACCOUCHEUR D'UNE NOUVELLE ESPÈCE MUTANTE.

le temps patient qui attend l'inéluctable défaite du corps. Si le film pouvait évoquer plus directement le sida dans les années 1980, il parle bien plus largement de la décrépitude corporelle, de cette transformation qui attend chaque humain, qu'elle soit liée à une maladie ou non, contagieuse ou pas (la question se pose dans le film), et qui finit toujours par le rattraper. Comment accepter de passer du corps attrayant au corps dégoûtant, du corps impétueux au corps impuissant ? Quelle est la dignité d'une fin de vie ? On aura vu peu d'images aussi poignantes que celle de cet insecte décharné, agonisant horriblement des suites d'une énième métamorphose, suppliant dans d'inaudibles râles la femme qu'il a aimée de pointer un fusil sur son crâne mutilé pour mettre un terme au calvaire. De quoi parle LA MOUCHE en définitive ? De nous, les humains. ♦ DICK TOMASOVIC



↑
Seth Brundle (Jeff Goldblum).